

# La Belle Lumière

Angélique Villeneuve

# La Belle Lumière



© Le Passage Paris-New York Editions, 2020.  
© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0488-5  
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil  
6, avenue Eiffel  
78424 Carrières-sur-Seine cedex  
[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)  
[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*À Tiffany Tavernier  
Aux femmes qui veillent  
sur les autres femmes*

*Combien de fois, depuis que tu es  
partie, me suis-je réveillée en sursaut  
avec le sentiment d'avoir entendu  
le bruit de tes pas ?  
Qui sait ?  
Peut-être qu'en vieillissant,  
le voile qui nous sépare  
de ceux que nous aimons s'amincit.  
Sois certaine  
que si je pars la première,  
je te ferai savoir, si c'est possible,  
comment je vais et où je suis.  
Non, je n'oublierai pas.*

Lettre de Kate Keller à Helen,  
28 mars 1920

Ça ne sert à rien de crier. À rien de l'appeler.

Et pourtant, dès l'instant où la petite s'est trouvée aspirée par le ventre griffu des buissons, elle appelle et elle crie. Comme si la masse des rhododendrons sauvages pouvait lui répondre, ou tout au moins recevoir sa plainte.

Elle se penche, bien campée sur ses jambes, ouvre grand la mâchoire et un son grave éclabousse ses dents, un mugissement de vache. Si quelqu'un la voyait ainsi. L'entendait.

Mais dans ce bois, c'est l'avantage, personne ne voit ni n'entend. C'est un endroit sauvage de sentiments sauvages.

Kate ferme les yeux une seconde et elle lance de nouveau ce cri noir qui n'est pas un prénom. Puisque ce prénom est un leurre. Une suite de voyelles, rondes et féroces, à peine articulées, suffira pour cette fois comme pour les autres fois. Si elle y met assez de sa volonté, les branches daigneront peut-être recracher la lourde corolle de la robe, le tablier raidi de sauce et de beurre, les bottines mal lacées – et sa fille au-dedans.

Nourri par les récents orages de l'été, ce coin devient de plus en plus marécageux à mesure que l'on se rapproche de Spring Creek. Marchant trois jours plus tôt sous le bouquet de noyers blancs dont les cimes tremblotantes émergent au loin là-bas, Kate y avait débusqué une couleuvre ruban. Ou une tête cuivrée. Elle n'a jamais su

les identifier avec certitude, ses yeux la lâchent dès qu'une de ces bestioles fait son apparition devant elle. Elle a étudié dans un livre silhouettes et caractéristiques, venimosité, mais sur le vif son savoir s'évapore.

Elle garde en tête la sale histoire du gosse mordu. Même si plus personne ne sait quel était le nom du petit cadavre qui avait traversé Tuscumbia dans les bras de son père, au printemps précédent, celui du serpent est resté dans toutes les mémoires. Un mocassin d'eau. Un impressionnant spécimen d'un mètre de long, avait précisé Arthur le soir au dîner. Une troupe d'hommes noirs en furie avait fini par le capturer, et le père, au milieu d'un grand cercle, l'avait rossé à coups de bâton jusqu'à en détacher la tête du corps.

Oui, c'est vrai, le terrain par ici

est bien dangereux pour Helen. Pour n'importe quel enfant de six ans.

Kate écoute autour d'elle la forêt têtue. Les bourdonnements de sa fille sont si ténus, ils ont besoin du silence pour se déplier. La silhouette d'un oriole orange luit faiblement sous les feuilles avant de s'éteindre. Et partout l'air, les bêtes et les choses braillent et bruissent au lieu de se taire. Feuilles rendues nerveuses par les souffles contraires, pluies d'aiguilles de pin sous le galop des écureuils, haleine vibrante de l'humus, colibris à gorge rubis dont les chants viennent picoter ses tempes de brusques éclats de couleurs. Dans la forêt surchauffée, c'est un crépitement, comme un feu.

La légende raconte qu'autrefois, des esclaves en fuite ou des Indiens

Chickasaws cherchant à se soustraire à l'exode vers les Territoires se sont tenus cachés pendant des jours dans ces fourrés hostiles, sans qu'on ait réussi à les localiser et encore moins à les rattraper. Certains n'en seraient jamais sortis. Il en demeure peut-être ici ou là les restes grimaçants, tressés dans le bois, devenus bois eux-mêmes avec les années. La crainte diffuse d'entrevoir par inadvertance un fragment de leurs corps pétrifiés étreint Kate dès qu'elle s'engage sur le chemin vers le fleuve. Mais Helen, elle, ne craint ni ossements ni momies. Helen n'a peur de rien.

Elle a dû s'accroupir quelque part, à l'abri immense des taillis. S'il le faut, elle sait rester parfaitement immobile, même si ça ne dure jamais longtemps.

Avec le volume de sa jupe et son bonnet fragile, avec sa haute stature

et son ventre poussé, Kate n'a aucun espoir de pénétrer la digue dense et désordonnée formée par les rhododendrons. Elle se sent lourde, déjà épuisée alors qu'un tiers du chemin reste à faire avant d'atteindre le débarcadère. Sa grossesse est trop avancée, dorénavant, pour qu'elle puisse espérer aller au bout de son excursion.

Elle cherche du regard une souche ou un tronc abattu sur lequel s'asseoir. Elle souffle et frotte son oreille contre son épaule remontée, il va falloir se montrer tenace. Et plus courageuse, comme toujours, que les autres mères de sa connaissance.

L'automne précédent, elle avait déjà dû se risquer dans ces hauts buissons pour tenter de récupérer sa fille. Ses bottines insolentes, visibles par-dessous les branches, encore

audibles, tressautaient sur le matelas de feuilles sèches. Mais Kate était ressortie de là les bras vides, rouée d'écorchures, sans avoir pu progresser ne serait-ce que d'un mètre. C'était le vieux setter, les accompagnant ce jour-là, qui avait fini par déloger la petite et la ramener sur le chemin.

Il va falloir attendre qu'elle soit lassée de sa plaisanterie, et, depuis quatre années que le malheur a frappé le cottage, Kate a appris à attendre, à subir. Elle fait quelques pas et s'installe avec précaution sur un jeune tronc étendu là par le vent. Elle écarte les cuisses pour y caler son ventre. La gestation impose parfois d'oublier ses manières. Elle expire avec bruit. Personne ne la voit.

Une grosse mouche irisée se pose

sur son poignet et se frotte les yeux à pleins bras. Kate l'observe une minute avant de souffler dessus. Les mouches, comme tous les invertébrés, ont l'air de créatures sans véritables chagrins.

Que se passerait-il si elle s'en retournait seule à la maison tout à l'heure ? Que penseraient-ils, que diraient-ils de ne plus voir l'enfant crochée à ses jupes tel un écureuil excité ? Et après combien de temps remarqueraient-ils seulement son absence ? Voilà que ces questions lui reviennent. Nombreux, elle le sait, seraient soulagés et ne se gêneraient pas pour le dire. Les autres se comporteraient comme si le bébé à venir était le seul qu'elle ait jamais porté.

Et si ni l'une ni l'autre ne revenaient du débarcadère ?

Ce n'est pas la première fois, bien sûr,